

Concours de nouvelles

« En forêt méditerranéenne, tous nos sens en éveil jusqu'à l'inattendu »

Quatrième prix

Comme dans une boule à neige

par Marie DERLEY

– Mais comment on fera pour se retrouver ?

Pouffant contre ma joue, elle m'embrassait : « Dans la chapelle du prieuré ! Allez, salut ! ». Sa réponse n'était pas un rendez-vous. Cet été-là, mes parents avaient loué une maison dans l'arrière-pays de la Côte d'Azur. Elle habitait là depuis toujours, dans un village de l'autre côté de la crête où elle attendait septembre pour fuir cette région dont elle connaissait tous les sentiers depuis l'enfance et où elle étouffait. Elle avait soif de partir pour la ville, d'entrer à la faculté de lettres, soif de cafés, de terrasses, d'expositions de peinture... et de brûler ses vaisseaux.

En ce printemps, c'est pour retrouver un peu de son âme que je reviens ici arpenter le sentier de mes souvenirs. Les arbres en bourgeons résonnent du chant d'amour des oiseaux. Dans le verdoisement des ramures, les fleurs d'yeuses pendent aux branches comme des décorations de fête.

Pour tromper l'ennui et la chaleur, je m'évaporais dans le paysage. Dès la lisière de la chênaie, la fraîcheur nous tombait sur la nuque comme un tronc d'arbre. Une large roche plate me servait de banc, mon lieu de méditation et poste d'observation. Un jour, sur ma pierre, il y eut une pomme de pin, le lendemain, sept glands dans leur cupule dressés comme des coupes de crème glacée. Je remplaçai les glands par des m&m's rouges.

J'écoute bruissier le bois. Rien n'a changé depuis l'été de nos dix-huit ans où me revoici, vingt ans plus tard, là où elle s'était montrée pour la première fois, là où mon destin aurait pu bifurquer avec le sien. Je ne l'ai jamais revue.

Pendant les grandes vacances, le temps en apesanteur perdait son rythme, comme une mer étale dont on n'apercevait pas la fin avant la mi-août. Nous nous retrouvions

par hasard, le long des sentiers, dans l'odeur des herbes desséchées de soleil. Il ne nous venait pas à l'esprit que nous aurions pu nous voir en dehors du maquis. Elle me faisait goûter du romarin sauvage, des fleurs de sumac acidulées, des cosses de caroube de l'année précédente au goût de chocolat et de poussière, me montrait des acanthes qui ne ressemblaient pas aux chapiteaux corinthiens. Nous allions voir les pins parasols « parce qu'ils sont mystiques ».

Depuis l'orée, je regarde la colline descendre en s'ouvrant amplement sur le paysage et, en contre-bas, le village auquel elle n'appartient plus, j'entends le chant des feuilles sous le vent. Tant je l'espère, je crois reconnaître son pas dans les craquements.

Elle connaissait un coin à mûriers, un vaste fouillis de ronces.

– Chouette ! les mûres sont mûres. Viens !

– On va se faire déchiqueter !

On les cueillait quand même, en se griffant bras et jambes, ces mûres acides et rachitiques qui bleuisaient nos doigts et nos lèvres.

– Les esprits du mûrier refusent de se faire dépouiller, marmonnais-je en évaluant nos griffures.

Elle posait son sang sur le mien et nous devenions frère et sœur de sang.

Les feuilles sèches et dures des yeuses font crépiter le sentier sous mes pas. Son sang coule encore dans mes veines, je le sens battre dans mon cœur. Les petits bruits des collines donnent de l'ampleur au silence.

– J'ai parfois des idées bizarres, je peux te raconter ? rêvassait mon amie.

– Si j’avais envie de silence, je n’irais pas passer l’après-midi dans les bois, ironisais-je.

– Je voudrais vivre dans une boule à neige. Imagine une maison sur la colline, un bonhomme de neige, un bois de sapins et deux enfants, un garçon et une fille, qui courent, écharpe au vent, main dans la main. Un monde parfait où rien ne bouge que la neige, avant que tout ne redevienne comme avant, comme toujours.

– À part que tu y serais enfermée, dans ton monde idéal.

– Parce que sinon, on ne l’est pas ?

Le silence était soudain devenu épais. Comme si les oiseaux réfléchissaient avant de lui répondre. Ils s’étaient tus à cause d’un épervier qui là-haut dessinait des grands huit. Nous étions en suspens.

Par une chaude après-midi, j’avais trouvé deux femmes assises sur notre pierre. Elles se parlaient tout bas, serrées l’une contre l’autre. Sans doute conscientes de ma surprise, elles avaient bredouillé qu’elles avaient des secrets à se dire, comme pour se justifier. Il fallait que ce soit bien secret pour devoir aller les dire si loin du village.

Qu’est devenue mon amie de hasard ? La rencontrer aurait pu être une chance que j’ai mis trop longtemps à reconnaître. À tant penser à elle ces derniers temps, j’ai l’impression d’entendre son âme m’appeler ici.

Peu de gens passaient sur ces chemins. Quand il s’en trouvait un, il nous saluait à voix haute, comme pour dire : je suis sans danger, n’ayez pas peur et ne me faites pas peur. Seuls, en plein maquis, notre humanité paisible n’allait pas de soi, il fallait ce salut pour s’en assurer les uns les autres. L’amie solitaire et moi marchions aussi hors des sentiers, nos chevilles se tordant sur les souches et sur les pierres. Nos pas, en le frôlant, faisaient embaumer le thym sauvage. Assis sous un chêne on lisait le même livre. Dans Walden ou la vie dans les bois, la comptabilité chiffrée de Thoreau pour sa subsistance nous avait impressionnés : on apprenait que les rêves doivent s’étayer de bon sens.

Le chien-et-loup s’annonce et je ressens cette sorte de désarroi quand les ombres gagnent. L’éventail des possibles se réduit à mesure des années qui passent et les trésors perdus ne se retrouvent jamais.

– Ces arbres, ces collines, ce maquis entre village et collines, est la métaphore du temps présent, entre un passé à fuir et un futur à espérer, disais-je en mordillant une herbe entre les dents.

– Ouais, nous sommes entre deux mondes. Passer les après-midi au milieu des yeuses, c’est une façon de n’être pas vraiment là, en transition.

– Crois-tu que les amitiés sont des entraves pour qui veut partir ? se demandait-elle.

Ses mots restaient en suspens dans ce sous-bois qui nous était un havre, un monde pur, hors des gens et du temps. Le rôle des merles donnait une coloration lugubre à nos paroles, pourtant nous n’étions pas malheureux.

Arrivé au café du village, j’écoute les conversations. Parmi ces gens, certains l’ont peut-être connue et s’en souviennent. Je ne sais pas où elle habitait, je ne connais même pas son nom de famille. Nous n’avons jamais gravé nos initiales sur l’écorce d’un tronc.

Le vieux vannier descendait la route avec son long fagot de coudrier sur l’épaule. De loin, avec sa silhouette verticale barrée par le tronc horizontal du fagot, il avait l’air d’une croix processionnelle à travers les collines. Dès qu’il nous apercevait, il obliquait.

– Oh, à la longue..., soupirait-il en s’asseyant à nos côtés, c’est surtout pour la balade. Je ne confectionne plus guère que des claies à tarte, mes amis. J’ai récolté aussi du romarin sauvage, c’est bon pour ma vésicule biliaire. Il nous offrait de boire une timbale de café tiède et sucré de sa gourde en métal cabossé.

Les yeux levés vers « le centre du monde », je lui parle à haute voix, comme une incantation. Je ne sais rien de toi, je ne sais pas où tu es ni ce que tu y fais, fais-moi un signe, cherche-moi !

Dans la chaleur des après-midi de canicule, couchés sur un velours d’herbes sèches, nous regardions le ciel.

– Tu as vu, quand on regarde en l’air, les arbres se rassemblent tous à l’exact zénith de nous.

– Oui, le centre du monde est dans le ciel juste au-dessus de nous, s’émerveillait-elle.

Le cœur tranquille, nous étions sous le milieu du ciel et nous étions éternels.

Il commence à pleuvoir. Entre le début de l’averse et le moment où les feuilles goutteront, je respire l’odeur de la pluie des bois, différente de la pluie du maquis au goût de poussière. J’écoute les feuillages bruissier.

Cependant, le temps passait. Déjà des taches de peinture apparaissaient sur les fûts des vieux arbres à abattre. Un hiver prochain, ces troncs-là apporteraient l’odeur de la chênaie dans les maisons en brûlant dans les âtres. Après les coupes, le paysage sentirait la sciure, les pluies rempliraient les ornières laissées par les pneus des tracteurs et, dans le calme, s’élèveraient à nouveau le bavardage des petits animaux.

Des nuées de corbeaux emplissent le ciel de croassements en s’envolant vers le village où ils mènent des tourbillons de disputes. Avant de partir, je tresse une couronne de lierre et la dépose sur notre banc de pierre. Le ciel est dégagé. Où que tu sois, tu es en moi.

– J’aime le lierre, disait-elle, parce qu’en hiver, quand les feuillus ont des airs d’arbres morts, le lierre reste vert, vigoureux et léger. Il a l’air d’un vigile qui monte la garde de la vie jusqu’au printemps suivant.

– L’amitié est comme un lierre qui s’attache lentement mais intimement.

Dans la chapelle du prieuré, avait-elle dit. Le prieuré est aujourd’hui un hôtel et de la fenêtre de ma chambre, je regarde la vallée, le maquis, les arbres, les collines pierreuses, une boule à neige entre les mains. Quand on la secoue, la neige tombe mais il n’y a ni fille, ni garçon. Ils sont partis.

M.D.